

façons de faire et de dispositions, et même d'identité. Ces qualités sont elles-mêmes fondées sur des qualités encore plus profondes, telles que la patience, la confiance, l'espérance, la sincérité et le respect authentique de la liberté et de l'individualité des autres.

La demande au cœur de la vie communautaire

La dynamique de la demande

Et avec de telles qualités, une fois de plus, comme nous l'avons vu avec « tendre l'autre joue », la dynamique des relations personnelles qui sont impliquées est radicalement transformée. L'élément le plus important de la transformation est celui-ci : tant que je condamne mes amis ou mes proches, ou tant que je cherche à leur refiler mes « perles », c'est moi qui suis leur problème. Il faut qu'ils me répondent, et cela les amène à me balancer leur « jugement » illico, ou à me « mordre », comme dit Jésus.

Mais dès que je me fais plus discret, en maintenant une présence sensible et non manipulatoire, je ne suis plutôt un problème pour eux. Quand j'écoute, ils n'ont plus à se protéger contre moi, et ils commencent à s'ouvrir. Il se peut que je leur apparaisse rapidement comme un allié potentiel et un recours. Alors, ils commencent à éprouver que leur problème est la situation qu'ils ont créée, et éventuellement eux-mêmes. Puisque je ne cherche plus à les *prendre par la main*, une communication authentique, un véritable partage à cœur ouvert devient une possibilité désirable. La dynamique curative de la *demande* entre naturellement en jeu. Et c'est l'illustration finale, positive celle-là, de la manière d'être une véritable aide pour ceux qui nous entourent (7.7-11).

Lorsque nous nous situons ainsi dans le royaume, notre approche pour influencer les autres, pour leur bien comme pour le nôtre, consistera simplement à *demander* : à leur demander de changer, et à les aider par tous les moyens qu'ils solliciteront de notre part. Le prolongement naturel de cette dynamique, c'est quand nous allons demander à Dieu d'œuvrer dans leur vie et dans leur cœur pour susciter des changements. Ces changements comporteront certainement davantage qu'un choix conscient qu'ils pourraient faire ou que nous pourrions désirer.

Et aussi longtemps que nous les respecterons devant Dieu, et que nous serons réfléchis et bienveillants, nous pourrions continuer à demander, sur des modes appropriés, et continuer à chercher et continuer à frapper à la porte de leur vie. Il faut remarquer que le précepte demander-chercher-frapper s'applique d'abord dans notre rapport aux autres, pas à la prière adressée à Dieu. Nous respectons le fait que le verrou du cœur est à l'intérieur, et nous ne l'oublions pas. Nous nous réjouissons qu'il en soit ainsi et nous ne passons pas par-dessus. Nous pouvons tranquillement mais obstinément maintenir notre attente et notre espoir devant eux et en même temps devant Dieu. *Demander* est en fait la grande loi du monde spirituel par laquelle les choses s'accomplissent en coopération avec Dieu et néanmoins en harmonie avec la liberté et la dignité de chaque individu.

L'unité de l'orientation spirituelle

Pour comprendre les enseignements de Jésus, nous devons avoir conscience que, au plus profond des orientations de notre esprit, nous ne pouvons pas adopter une posture envers Dieu et une autre envers les gens. Nous sommes un être unifié, et notre véritable personnalité imprègne tout ce que nous faisons. Par exemple, on ne peut pas aimer Dieu et haïr les hommes. Comme l'écrit l'apôtre Jean, « celui qui n'aime pas son frère, qu'il voit, ne peut aimer Dieu, qu'il ne voit pas » (1 Jn 4.20). Et : « Celui qui n'aime pas n'a jamais connu Dieu, car Dieu est amour » (4.8).

Pareillement, Jacques écarte la bénédiction divine qui serait assortie de la malédiction des êtres humains (« qui sont à la ressemblance de Dieu ») sortant de la même bouche (3.9). Il indique aussi que l'humilité devant Dieu et l'humilité devant les autres marchent ensemble. Ceux qui sont humbles devant Dieu ne « jugent » pas leurs frères et sœurs (4.6-12).

La même considération fondamentale sur la nécessaire unité de la disposition spirituelle se voit dans les instructions de Jésus sur le pardon et sur le pardon associé à la prière. « Si vous pardonnez aux hommes leurs offenses, votre Père céleste vous pardonnera aussi ; mais si vous ne pardonnez pas aux hommes, votre Père ne vous pardonnera pas non plus vos offenses » (Mt 6.14-15). Et aussi lorsque l'on confesse Jésus,

ou lorsque l'on a honte de lui : « quiconque aura honte de moi et de mes paroles au milieu de cette génération adultère et pécheresse, le Fils de l'homme [l'Homme par excellence] aura aussi honte de lui, quand il viendra dans la gloire de son Père, avec les saints anges » (Mc 8.38).

Et explicitement en rapport avec la prière : « lorsque vous êtes debout faisant votre prière, si vous avez quelque chose contre quelqu'un, pardonnez, afin que votre Père qui est dans les cieux vous pardonne aussi vos offenses » (Mc 11.28). Pardonner, ce n'est qu'une façon de donner, et celui qui ne pardonne pas ne vit pas dans l'atmosphère et la réalité spirituelles du don, là où les prières sont exaucées.

La vie dans le royaume de Dieu n'a rien à voir avec le *faire*, comme d'investir en Bourse ou d'apprendre l'espagnol, ce qui permettrait de se garantir la maîtrise de sa vie et d'*utiliser* le royaume pour ses propres fins. Nous devons remettre la réalité la plus intime de notre moi à Dieu telle qu'elle est exprimée en Jésus et en son royaume. Nous ne pouvons pas l'« exploiter » tout en lui soustrayant le plus intime de nous-même. Il y a peu de rues à sens unique dans le royaume, par exemple : Dieu me pardonne mais je ne pardonne pas, Jésus affiche son amitié pour moi devant la sublime société céleste mais je ne le reconnais pas devant les gens moins que reluisants qui m'entourent, et ainsi de suite. Tout cela doit rester vivement présent à la mémoire quand nous méditons l'enseignement de Jésus sur la *demande*, car elle fonctionne entre les humains et aussi entre nous et Dieu.

Quand je *demande* à quelqu'un de faire, d'être, ou de donner quelque chose, je demeure *avec* cette personne dans le domaine d'une pression sans exercice de la force et sans impératifs. Nous sommes dans le même bain. Par sa nature même, une demande unit. En revanche, une exigence sépare immédiatement. C'est cette « atmosphère » particulière de solidarité qui caractérise le royaume et qui est, en vérité, ce dans quoi les humains ont été créés pour s'épanouir.

Nous apprenons à nos enfants à dire « s'il te plaît » et « merci ». Il s'agit de faire passer la notion de respect, et c'est juste. Mais c'est aussi une façon d'obtenir ce dont on a envie ou besoin. C'est une façon d'obtenir qui nous oblige néanmoins à transiter par la liberté de la personne à qui on demande. Dans l'acte même de demander, dans la nature même de la *demande*, nous reconnaissons que l'autre personne peut dire non

et, « purs comme des colombes », nous acceptons la réponse. Nous ne sommes pas disposés à faire du mal à l'autre pour nous avoir dit non. Pourtant nous demandons, et nous sommes censés demander, et dans l'immense majorité des cas, on ne nous dit pas non. « Demandez, nous dit Jésus, et l'on vous donnera ; cherchez, et vous trouverez ; frappez, et l'on vous ouvrira. » C'est ainsi que nous sommes en relation avec les autres. Et telle est l'acception première de ce passage si souvent cité.

Comme Emily Dickinson l'a écrit :

L'Âme choisit sa Compagnie –
 Puis – ferme la Porte.
 À sa Majorité divine –
 Ne présentez nul autre¹⁴.

La continuité de la prière

Comme il est beau de voir des relations dans lesquelles demander et recevoir sont un mode de vie joyeux et affectueux. Souvent, on voit que ceux qui ont de l'affection réciproque rivalisent dans le don, soit sérieusement, soit par jeu. C'est ainsi que devraient être les relations. Il faut maintenir un équilibre, car donner ce n'est pas imposer. C'est pourquoi Dieu ne nous donne pas automatiquement sans qu'on ait demandé. La prière n'est autre que la juste interaction entre deux personnes. Ainsi, en Matthieu 7.7-11, Jésus passe très naturellement de demander ce qu'on attend des autres à demander au Père, celui des cieux, ce que l'on souhaite. Ces deux relations, enseigne-t-il clairement, s'inscrivent dans une continuité.

« Si son fils lui demande du pain, quel est parmi vous celui qui lui donnera une pierre ? » Il ne fait que décoder le fonctionnement du cœur humain tel qu'il est. Et c'est vrai qu'il peut exister un monstre qui ferait un acte aussi cruel, ou qui mettrait un serpent dans la main d'un enfant qui a demandé un poisson (v. 10). Mais il n'en est pas moins vrai que l'acte même de demander amène à exercer un pouvoir qui assure le résultat souhaité. Toute exception ne ferait que confirmer la règle.

Le pouvoir de la demande est si fort qu'il met beaucoup de gens mal à l'aise. Ne connaissez-vous pas des gens qui seraient capables de

14. Emily Dickinson, « L'Âme choisit sa Compagnie », *Car l'adieu, c'est la nuit*, trad. Claire Malroux, Poésie, Paris, Gallimard, 2007, p. 129, 131.

faire un long détour pour éviter quelqu'un qui serait susceptible de leur demander quelque chose ? C'est peut-être même quelqu'un qu'ils ne connaissent pas et qu'ils ne reverront jamais. Mais ils ne veulent pas ressentir le pouvoir de la *demande*. Qui aime manger un sandwich devant le chien de la maison ?

Le problème n'est pas que ce soit votre sandwich préféré, que vous avez soigneusement préparé pour agrémenter une petite pause avec votre bouquin dans un endroit agréable et tranquille : voici le museau, les yeux, peut-être une patte posée sur votre genou. On connaît la suite. Vous voilà confronté à une force fondamentale de l'univers.

Dans nos relations et nos collaborations intimes, la requête est en elle-même suffisante pour susciter le résultat escompté, sauf si ces relations et ces collaborations ont déjà été atteintes par une expérience précédente ou si les personnes impliquées sont trop marquées. Et quelquefois, il y a de bonnes raisons de ne pas satisfaire la demande. Mais c'est de loin la situation la moins fréquente.

Ces réalités de la demande sont des faits observables par tous. Jésus s'en sert pour nous aider à comprendre le pouvoir de la prière, au moment de passer aux demandes adressées à Dieu. « Si donc, tout en étant mauvais [ou tordus !], vous savez donner de bonnes choses à vos enfants, à combien plus forte raison votre Père qui est dans les cieux donnera-t-il de bonnes choses à ceux qui le lui demandent ! » (7.11).

Et ici, enfin, se trouve la réponse fondamentale au besoin urgent que nous ressentons tous d'influencer les autres pour le bien. Cette réponse, c'est la prière, la demande à Dieu. Tel est le sûr moyen par lequel le bien qu'on peut accomplir chez les autres peut être accompli. *Notre confiance en Dieu est la seule chose qui rend possible de faire pour les autres ce qu'ils méritent.* C'est là qu'il faut encore considérer le « ainsi ». Ayant fait ressortir clairement le pouvoir de réaliser les bonnes fins que nous souhaitons, Jésus dit : « Ainsi, tout ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le vous-mêmes pour eux. » C'est-à-dire : *puisque* le pouvoir de demander et de prier est ce qu'il est, traitez les autres comme vous voudriez qu'on vous traite : « c'est la Loi et les Prophètes » (ce que la volonté révélée de Dieu exige de nous ; 7.12, TOB).

D'où viennent les querelles et les rivalités

Il y a encore une autre perspective sur l'harmonie mutuelle provenant du pouvoir de la prière que l'on trouve en Jacques 4. Dans ce texte, la prière est vue comme une solution aux rivalités avec les autres sur ce que l'on veut : « D'où viennent les conflits, d'où viennent les querelles parmi vous ? » demande Jacques. C'est à des chrétiens qu'il s'adresse. Et il répond : « de vos plaisirs qui combattent dans votre corps tout entier. Vous désirez et vous ne possédez pas ; remplis de passion jalouse, vous assassinez, et vous ne pouvez rien obtenir ; vous multipliez les querelles et les conflits, mais vous ne possédez pas, parce que vous ne demandez pas » (v. 1-2).

Mais que faut-il faire ? Il faut demander. Tel est le remède à la compétition. Il faut se tourner vers Dieu pour demander, et demander ce qui est bon plutôt que seulement ce dont on a envie. Il faut prier pour que les autres réussissent : « Si vous demandez, vous ne recevez pas, parce que vous demandez mal, afin de pouvoir dépenser pour vos plaisirs » (v. 3). Cette approche de l'existence est entièrement à côté de la plaque.

Nous avons besoin d'aimer nos prochains comme nous-même, de leur faire ce que nous aimerions qu'on nous fasse. Recevoir la bonne nouvelle du royaume nous permettra d'y arriver, car cela efface les relations chiches ou « rentables ». Ensuite, en action comme en prière, nous rechercherons leur bien autant que le nôtre. Une vie de prière nous montre la voie de ce dont nous avons besoin et elle harmonise les désirs de chacun dans le groupe. Du fait que nous vivons dans le royaume des cieux, nous sommes affranchis des désirs impérieux qui nous détourneraient de ce qui est vraiment bon. À bien des égards, c'est la vie de prière qui dégage un espace où tout le monde peut vivre¹⁵.

Le médiateur dans la communauté d'amour

Ainsi, l'enseignement de Jésus sur la *demande* nous entraîne au plus profond de la nature de notre vie ensemble dans le royaume de Dieu tel qu'il est actuellement présent sur terre. Cette vie apparaît à la fois dans ses dimensions horizontale (humaine) et verticale (divine). Com-

15. Cf. Bertrand Russell, « A Free Man's Worship » (1903 ; trad. fr. « La profession de foi d'un homme libre », dans *Mysticisme et logique*, Paris, Vrin, 2007), etc., sur le désespoir comme fondement de la vie morale.

prendre cela révolutionne complètement notre comportement par rapport à nos familles, à nos amis chrétiens et à nos contemporains sur cette terre, à la fois dans et hors du royaume.

Dans une longue section de son indispensable ouvrage *De la vie communautaire*, Dietrich Bonhoeffer nous donne une définition frappante de la communauté de l'amour priant. J'en ai tiré une épigraphe pour l'ouverture de ce chapitre. Il y met l'accent sur le fait que dans la communauté spirituelle il n'existe jamais de relation *immédiate* entre humains.

Une autre manière de le formuler est de dire que parmi ceux qui vivent à l'école de Jésus, il n'y a pas de relations qui escamotent la présence et l'action de Jésus. Il n'y a jamais de « tête-à-tête » : toutes les relations passent par sa médiation. Je ne me contente jamais de réfléchir à ce que je vais faire avec toi, vers toi ou pour toi. Je réfléchis à ce que Jésus et moi allons faire avec toi, vers toi ou pour toi. Pareillement, je ne réfléchis pas à ce que tu vas faire avec moi, vers moi ou pour moi.

Les intuitions et formulations de Bonhoeffer sont si intenses sur ce point que ce serait une erreur de ne pas s'en tenir à ses propres mots :

Parce que Jésus-Christ est l'unique fondement de la communauté chrétienne, celle-ci n'est pas une réalité psychique [purement humaine] mais pneumatique. Elle se distingue en cela de toutes les autres communautés. [...] *La fraternité chrétienne n'est pas un idéal que nous aurions à réaliser, mais une réalité créée par Dieu en Christ et à laquelle il nous est permis d'avoir part.* C'est dans la mesure où nous apprendrons à reconnaître clairement que Jésus-Christ seul est vraiment le fondement, la force et la promesse de toute notre communauté que nous pourrons apprendre à penser à elle, à prier et à espérer pour elle, avec d'autant plus de sérénité¹⁶.

Dans la communauté de prière, la qualité de l'amour est radicalement différente des plus hautes formes de l'amour humain, selon Bonhoeffer :

l'amour psychique aime l'autre pour lui-même, tandis que l'amour spirituel l'aime à cause du Christ. C'est pourquoi l'amour psychique cherche le contact immédiat avec l'autre, il ne l'aime pas dans sa liberté [...] il veut être irrésistible, il veut dominer. Un tel amour fait peu de

16. Dietrich Bonhoeffer, *De la vie communautaire*, p. 34.

cas de la vérité; il la relativise, parce que rien, pas même la vérité, ne doit s'interposer de manière gênante entre lui et l'être aimé¹⁷.

La vérité doit s'effacer devant le désir, celui qui anime la communauté psychique. À l'inverse, dans le royaume d'amour :

Le Christ se tient entre moi et l'autre; c'est pourquoi il ne m'est pas permis de désirer une forme de communauté directe avec lui. Seul le Christ a pu me parler de manière à me venir en aide; de même seul le Christ peut aussi venir en aide à l'autre. Mais cela veut dire que je dois délier l'autre de toute tentative de le déterminer, de le forcer, de le dominer avec mon amour. [...] L'amour spirituel [...] parlera plutôt du frère avec le Christ que du Christ avec le frère. Car il sait que le chemin le plus proche vers l'autre passe toujours par la prière au Christ et que l'amour pour l'autre est entièrement lié à la vérité dans le Christ¹⁸.

Rire et rédemption

Ces mots rendent parfaitement le sens et la portée des enseignements de Jésus en Matthieu 7.1-12. Au lieu de harceler nos proches avec nos jugements et nos trésors, nous nous tenons face à eux avec nos pauvres demandes, tout en nous tenant devant le Roi sage et puissant avec nos requêtes en leur faveur. Il nous faut seulement ajouter un commentaire sur la manière dont notre humanité entre dans la communauté spirituelle de l'amour « immédiat ». Cela aussi, Bonhoeffer l'a très bien compris. Toutes les relations naturelles de la vie – la famille, les camarades d'école, les collègues de travail, les voisins, et même les gens des milieux politiques, artistiques et intellectuels – sont très bonnes en elles-mêmes, quand on les aborde correctement. Elles aussi sont essentielles à la vie communautaire dans le royaume. Il n'y a pas de spiritualité humaine détachée de ces relations. C'est *en* elles que nous devons rechercher notre spiritualité.

Les relations purement « spirituelles » avec les autres seraient donc, au mieux, dangereuses, car elles sont intrinsèquement en porte-à-faux avec la condition humaine. Celle-ci est faite de peine, de gloire, de poussière et de mort. Elle est faite de constante incongruité entre les rêves et la dignité de l'humanité, d'une part, et les réalités humaines, d'autre

17. *Ibid.*, p. 36.

18. *Ibid.*, p. 37, 38.

part. Nous sommes des êtres incarnés et limités, traînant des nuages d'aspirations exagérées et de lambeaux d'inachevé. Quand notre « spiritualité » se déconnecte des contextes et des relations naturelles qui sont cependant toujours là, l'un des signes principaux de ce qui arrive, c'est que nous perdons notre capacité à rire.

Le rire est la réaction automatique humaine à l'incongruité, et l'incongruité ne fait jamais défaut sur la scène de l'humanité, quel que soit notre état d'avancement dans le royaume. Il est imprimé de manière indélébile dans notre finitude. Il y aura beaucoup de rires au ciel, soyez-en sûrs, et aussi de la joie, car notre finitude demeurera. Imaginez une éternité dans laquelle personne ne rirait !

Et il faut noter que l'un des sentiments qui disparaissent quand nous accablons les autres de nos condamnations, de nos accusations et de nos « perles », c'est, précisément, le rire. Nous devenons épouvantablement sinistres. Mais le rire sainement partagé est l'un des moyens les plus sûrs pour les êtres humains de se retrouver et de passer par-dessus les impasses de la vie. C'est essentiel à une dimension communautaire digne de ce nom.

Alors, pourquoi serait-il étonnant que le rire soit si bon pour la santé ? C'est même le symbole de la rédemption, car il n'y a pas de plus grande incongruité dans toute la création que la rédemption. Quand est venue la délivrance, « nous étions comme des gens qui font un rêve. Alors, notre bouche était pleine de rires... » (Ps 126.1-2).

Ainsi, Abraham était plié en quatre quand Dieu lui a dit que lui, un centenaire, il aurait un enfant de Sarah, sa femme, qui avait 90 ans (Gn 17.17). Plus tard Sarah elle-même rit à la même « plaisanterie » (18.12-15). Dieu précisa à Abraham que l'enfant de la promesse aurait pour nom « Rire ». *Isaac* signifie « rire ». « C'est Sara, ta femme, qui va te donner un fils ; tu l'appelleras du nom d'Isaac [Rire]. J'établirai mon alliance avec lui... » (Gn 17.19). Était-ce une *peine* qui leur était imposée parce qu'ils avaient ri ? Pas vraiment. Au contraire, c'était un rappel perpétuel que Dieu avait fait irruption. Quelle joie ils ont eue quand le petit Rire a débarqué dans leur foyer et qu'il a grandi pour devenir un jeune homme !

Nous avons commenté plusieurs fois la manière dont l'image couramment admise de Jésus fait tout pour ne pas le rendre intéressant,

attirant, digne d'être aimé. La réaction des gens ordinaires à sa personne dans les pages de l'Évangile montre à quel point cette image est fautive. C'était un personnage si attrayant et un orateur si éloquent que, d'un point de vue humain, les leaders de l'époque l'ont tué parce qu'ils étaient jaloux de sa popularité (Mt 27.18). C'était un maître en matière d'humour et il s'en servait souvent pour faire passer les vérités qu'il énonçait, comme le fait tout bon orateur¹⁹. Mais aujourd'hui, rares seraient ceux qui le mettraient sur leur liste d'invités pour une petite fête – en admettant qu'on puisse même parler de *fête*. De même qu'on ne conçoit pas que Jésus soit très intelligent, on ne conçoit pas que ce soit un compagnon agréable, quelqu'un dont on apprécie la présence. Et on s'étonne si quelqu'un n'a pas envie de se mettre à son école ?

La prière au niveau cosmique

De la non-obtention de ce qu'on a demandé

Mais la *demande*, quoique efficace, ne nous rapporte pas toujours ce que nous avons à l'idée quand nous la formulons. Cela est vrai aussi bien quand elle est adressée à d'autres humains que quand elle est adressée à Dieu sous forme de prière. Et c'est tout à fait bien ainsi. C'est un grand avantage de la demande et de la prière de ne pas être un mécanisme en mode « sans échec ». Car la finitude humaine signifie que nous sommes tous limités en connaissance, en pouvoir, en amour et en capacités de communication. Et pourtant, il faut bien agir. Il faut avancer. Et même, toute mauvaise volonté mise à part, il n'est pas surprenant que nous ne garantissons pas d'un côté ni n'obtenions de l'autre ce qui est requis de nous ou par nous – cela est souvent impossible.

Nous avons une connaissance insuffisante, et nos désirs ne sont pas assez parfaits pour que nous recevions tout ce que nous voulons et réclamons. C'est aussi simple que ça. C. S. Lewis nous donne une très belle image d'une manière saine d'adresser notre prière à Dieu :

Les prières ne sont pas toujours... « garanties ». Ce n'est pas que la prière soit un mode de causalité plus faible, mais au contraire plus fort. Quand il se trouve qu'elle « marche », elle marche sans limite d'espace

19. Elton Trueblood, *The Humor of Christ*, San Francisco, HarperSanFrancisco, rééd. 1990 (1964).

et de temps. C'est pourquoi Dieu s'est gardé le pouvoir discrétionnaire de l'accorder ou de la refuser. Sans cette condition, la prière nous détruirait. Il n'est pas déraisonnable pour un maître d'école de dire : « Telle et telle chose, vous pouvez les faire selon le règlement établi dans cette école. Mais telles et telles autres choses sont trop dangereuses pour être abandonnées à des règles générales. Si vous voulez les faire, vous devez venir soumettre votre demande et discuter de toute l'affaire avec moi dans mon bureau. Et alors... on verra²⁰. »

Nous, les humains, nous vivons sur deux modes de cause à effet, comme le souligne encore Lewis. L'un est entièrement sous notre contrôle. L'autre, qui fonctionne *via* la *demande*, ne l'est pas. Si vous avez des mauvaises herbes dans votre jardin ou bien un pneu crevé, il vaudra mieux ne pas se contenter de prier pour que les herbes crèvent ou pour que le pneu soit réparé. On peut, c'est évident, demander à quelqu'un d'autre de s'occuper de cela. Et la personne peut accepter ou refuser. Mais le mieux sera d'arracher les herbes ou de réparer soi-même le pneu si on peut. Fondamentalement, c'est là votre domaine par nature et par mandat divin. Cependant, si vous avez un ami qui est accro à l'héroïne ou qui s'égare dans les arcanes de la maniaquerie intellectuelle, alors, quoi que vous puissiez faire pour l'aider, il vaudra mieux prier. Pas seulement parce que le « remettre d'aplomb » est hors de votre portée, mais parce qu'il est bon que ce soit hors de votre portée.

Il est très révélateur de la nature de la vie humaine et de sa rédemption que, lorsque Jésus savait que Pierre le renierait, il ne l'ait pas « remis d'aplomb » afin qu'il ne fasse pas cette chose affreuse. Il est sûr qu'il aurait pu procéder ainsi. Mais cela n'aurait pas amené Pierre à progresser pour devenir la personnalité qu'il était appelé à devenir. Alors, Jésus a dit à Pierre, peut-être avec tristesse, mais avec une grande confiance dans le Père : « j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne disparaisse pas tout à fait ; et toi, quand tu seras revenu, affermis tes frères » (Lc 22.32).

Je pense qu'il n'y a peut-être aucune autre scène dans toute l'Écriture qui illustre avec autant de force la communauté de l'amour priant que cette réponse faite à Pierre. Avec quelle ardeur Jésus avait-il souhaité que Pierre sorte vainqueur de son temps de mise à l'épreuve ! Mais il le laissa

20. C. S. Lewis, « Work and Prayer », dans *God in the Dock*, Grand Rapids, Eerdmans, 1970, p. 107.